

# ICONOGRAPHIE BYZANTINE

## Le fond de l'icône

Sur les icônes, le fond est généralement recouvert d'or. Par économie, on peut remplacer l'or par une couleur, pourvu que cette couleur s'harmonise avec les autres couleurs de l'icône et soit unie, ce qui symbolise l'éternité. Dans l'éternité il n'y a ni début ni fin, tout est en mouvement statique, dans une mobilité qui avance en Dieu mais qui a ni but ni fin.

Cette couleur de fond n'est pas nécessairement symbolique, elle peut être aussi une couleur non symbolique, comme le gris par exemple. Sur les icônes, tout n'est pas symbolique, mais parfois narratif, parfois décoratif : par exemple, les enfants qui jouent sur l'icône de l'Entrée à Jérusalem, l'herbe qui pousse, dont parle l'évangile de Jean : «Il y avait dans ce lieu beaucoup d'herbe.» (Jn 6,10) Bien sûr on peut toujours trouver un sens symbolique tiré par les cheveux, comme à propos de l'icône de la sainte Trinité de Roublev, sur laquelle tout le monde veut dire quelque chose et prend ses lubies pour des trouvailles.

Mettre un fond en clair-obscur, en variant les couleurs, comme par exemple sur cette fresque de la Dormition de saint Nectaire, qui se trouve à Egine, n'est pas propre à l'iconographie byzantine et contredit ce que je viens de dire plus haut, concernant le symbolisme de l'éternité. En regardant la toiture de droite, on peut penser qu'ils se trompent en indiquant une lumière qui vient de gauche. Sur les icônes, Dieu est la lumière et il est partout, ce qui fait qu'il n'y a pas une source unique de lumière. Mais elle indiquée parfois venant d'ici, parfois venant de là, selon les besoins d'une représentation aux possibilités bien limitées car réduites aux matériaux et expressions terrestres. Les iconographes «modernistes», eux, ont certes bien appris la technique mais ignorent la théologie de l'icône. Ils veulent à tout pris introduire des nouveautés et y mettre leur propre «savoir-faire», au lieu de marcher sur les traces des anciens.



archimandrite Cassien